



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

QUENTEL – Souvenirs de 1940

Aujourd'hui, lundi 10 juin 1940, le ciel est bleu, l'été va commencer, mais dans l'immédiat, le bac avant le soleil, la mer et les excursions ! Le collège de N.D. de Bon Secours m'accueille juste à temps pour le premier cours. Comme il s'agit désormais de révisions plus que de notions nouvelles, je passe mon temps à dessiner ce qui m'a le plus frappé des événements récents : la poursuite du Graff Spee en mer, les combats du front et les renforts récemment débarqués à Brest. Mes dessins circulent dans toute la classe non sans passer entre les mains de De CARVILLE et de TABURET, mes voisins de table.

Nous sommes sans nouvelles de mon frère Etienne, médecin au 71^{ème} RI et mon beau-frère Yves stationné dans la région de Forbach, ne dit pas grand-chose si ce n'est qu'il a dû réparer son chandail kaki avec de la laine verte ...

La classe de l'après-midi est interrompue par une alerte aérienne. Si VAUBAN a rendu Brest imprenable, la ville reste exposée aux coups venus du ciel. Des tranchées-abris que nous avons gagnées, on peut voir un premier avion, très haut, suivi de trois autres, qui sont pris à partie par la D.C.A. du Richelieu ancrée en rade. Malgré le vacarme l'ennemi n'est pas touché mais ne lâche pas de bombes.

Le lendemain les nouvelles ne sont pas fameuses : la ligne Maginot a été tournée et les ennemis pénètrent en France. Tout n'est pas perdu cependant : ils sont bien arrivés près de Paris en 1914 et on les a refoulés en définitive. Des bruits courent, de plus en plus alarmants : le goulet est miné, des parachutistes ont sauté dans la région, on parle de 5^{ème} colonne etc. La date du baccalauréat est repoussée. Les Chasseurs Alpin et la Légion, récemment arrivés à Brest, réembarquent. Nous ne comprenons plus rien.

Pendant les jours qui suivent, le navrant spectacle des réfugiés puis des troupes désorganisées s'offre à nos yeux. Près de Bon Secours, où je me rends pour essayer de connaître la date des examens, j'aurais pu, avec plus de "culot" récupérer une jolie petite Austin britannique. Il faut se rendre à l'évidence, les

informations de la radio se faisant de plus en plus rares et énigmatiques, les Allemands pénètrent en France à grande allures et seront sous peu à Brest.

Au matin du 18 juin les bruits les plus invraisemblables se répandent dans la population et l'affolement devient général. Mon père me dit que certains de mes camarades songent à partir pour la Grande-Bretagne et qu'il faudrait peut-être, que je parte moi aussi. Etant Ingénieur en chef des Travaux de la Marine, il est mieux renseigné. Il arrive à la maison vers 17 heures pour nous engager, ma sœur Marie-Thérèse et moi, (j'ai 17 ans et elle est mon aînée de sept) à partir pour Argenton, notre propriété située face à Ouessant. Quelques paquets, vite réunis et nous voilà partis à la hâte. A peine arrivée, ma sœur retourne à Brest auprès de notre père et quant à moi, ayant trouvé la porte fermée, je dois rejoindre Alice, l'aînée de la famille, à Porspoder où elle se trouve en famille. Sur la dune, un marin brûle des uniformes ; le dîner est vite expédié. Nous sommes sans nouvelles de Brest.

Je rencontre le lendemain JEANNE et MULSANT, deux camarades de ma classe qui me disent être résolus à traverser la mer ; me rendant à Kersaint je m'arrête à la chapelle N.D. du Bon Secours pour m'y recueillir et prier pour notre famille dispersée. La confiance me revient et je regagne Porspoder décidé en moi-même à rejoindre la Grande-Bretagne. Ma sœur est parvenue à la même conclusion et nous en parlons au déjeuner. Je ressens néanmoins quelque angoisse à la perspective de tout quitter ainsi ; allons, il ne faut pas trop réfléchir ...

Le bateau de sauvetage de Portsall doit partir cette après-midi ; j'embrasse ma sœur et retourne à Kersaint pour y retrouver mon oncle Louis GROAZIL qui m'accompagne jusqu'au port pour constater que le bateau est déjà en mer.

Je fonce comme un fou vers Argenton où se trouve un autre canot de sauvetage et j'y rencontre mon autre sœur. Le "Magven", la vedette qui ravitaille le port va partir dans quelques instants avec JEANNE, MULSANT, Maurice GILBERT, Mr RAGUET et son fils.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

QUENTEL – Souvenirs de 1940

Pour tout bagage je n'ai que deux bouteilles de bière, un pull et un jeu de sous-vêtements qu'Alice est allée me chercher ; elle me donne en outre son manteau. Nous nous embrassons une dernière fois et la vedette part. A peine en mer nous sommes survolés par un avion ennemi ; demi-tour jusqu'à ce qu'il s'éloigne. Les réservoirs de mazout de Brest continuent de brûler au loin, la côte familière défile sous nos yeux et le mal de mer nous saisit dans la houle du chenal du Four. Nous atteignons Ouessant à la nuit tombante.

Du haut des falaises on voit encore la côte pour la dernière fois. Toujours cette lugubre lueur sur Brest. Le fort de l'île est commandé par un prêtre, notre professeur de mathématique, le capitaine LE ROUX. Son accueil est aussi chaleureux que celui des bottes de paille qui nous servent de lit. Par pour longtemps car nous sommes réveillés peu après minuit. Nous retournons au port dans la fraîcheur de la nuit pour embarquer. Il y a beaucoup de monde, soldats et civils qui attendent l'embarquement mais, dans la bousculade, j'arrive sans trop de mal à embarquer sur le dragueur de mines "Le Nivernais" avec mes camarades.

La traversée est sans histoire à part une alerte qui nous oblige à descendre dans les cales et nous entrons à Plymouth où se trouvent plusieurs bateaux français vers dix-huit heures ; nous passons la nuit à bord. Juste avant de débarquer, je suis hélé d'un navire, Le "FRENE", qui se range à bâbord. Mon cousin Pierre MORVAN qui fait son service dans la Marine, va repartir en France et donnera ainsi de mes nouvelles à notre famille. A peine à terre, nous faisons la connaissance des "policemen", de leur noble maintien et de leur casque ; quelques "cakes" arrosés de thé nous permettent d'accomplir les premières formalités sans défaillir de faim.

Nous sommes ensuite fouillés, quelques armes sont saisies et nous sommes dirigés sur la gare. Quelques-uns se mettent à chanter en attendant notre train : doucement d'abord, puis de plus en plus fort jusqu'à ce qu'une vigoureuse Marseillaise vienne nous rappeler que notre pays

ne peut pas périr et qu'un jour nous y rentrerons en vainqueurs.

A Londres des tables chargées de sandwiches, de cakes divers et de théières fumantes sont disposées le long des quais ; elles sont nettoyées en un clin d'œil car l'air de la mer nous a creusés. Un car nous attend à la sortie, un bel autobus à impériale. "que ce doit être étrange de regarder le paysage de là-haut" : je prends la rampe et me précipite à l'étage., tout à l'avant. Les gens vaquent normalement à leurs occupations dans les rues de Londres, comme si de rien n'était. Sont-ils quand même flegmatiques ces britanniques ! J'ai envie de leur raconter mon voyage, de les réveiller un peu ...

Le bus roule toujours devant ces affiches en anglais : à quoi bon allait me servir mon français, personne ne me comprendra : et dire que je fais latin-grec. J'essaie de me remémorer quelques phrases d'anglais. Quelques-unes éclosent dans mon cerveau, il y a de l'espoir, mais la prononciation !

Nous arrivons finalement à Norwood, vaste école transformée en camp de réfugiés où se trouvent déjà de nombreux Français. Nous n'y restons guère puisque le lendemain 24 juin nous sommes dirigés vers le camp d'Anerley près de Cristal Palace dans la banlieue de Londres. J'y retrouve avec plaisir Alain TABURET et Gustave LESPAGNOL, deux anciens de Bon Secours et, plus tard mon cousin Yves MEREL, futur combattant d'Afrique, de Bir-Hakeim et d'Italie.

Quatre jours plus tard un lieutenant en uniforme français vient nous voir de la part du général de GAULLE nous rassemble autour de lui et nous demande ce que nous avons l'intention de faire. Notre réponse est unanime : "Nous Engager dans les Forces Françaises Libres". J'opte pour ma part pour l'infanterie motorisée. Nous allons pouvoir commencer la libération de la France.

Encore quarante-huit heures et nous rallions "Empire Hall" en plein Londres. Tous les Français Libres y sont passés. Immense bâtisse dans le quartier de Hammersmith. Est-ce un



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

QUENTEL – Souvenirs de 1940

ancien garage ? Des rampes bétonnées où peuvent circuler des véhicules relient les étages et permettent d'arriver jusqu'à la terrasse d'où l'on domine la capitale.

Je vois des soldats français en nombre pour la première fois depuis notre arrivée... Pas très nombreux, certes, mais leur présence est réconfortante. Une sentinelle garde l'entrée ; nous sommes chez nous.

La visite d'incorporation me réserve cependant une mauvaise surprise : je n'obtiens pas l'affectation désirée et je m'en désespère jusqu'à ce que l'un de ceux qui ont passé la visite en même temps que moi vienne me frapper sur l'épaule. "Mon affectation ne me plaît pas, veux-tu prendre ma place ? Je suis le secrétaire du colonel MAGRIN-VERNEREY de la Légion.

Quelle veine, je ne resterai donc pas en Grande-Bretagne. Je vais aussitôt signer mon engagement dans la 13^{ème} demi-brigade et suis présenté au colonel, celui-là même que J'ai vu défiler à Brest il y a quelques jours. Je dors dans son bureau.

Je commence mon travail : faire des exemplaires d'ordres de revue à l'occasion de la visite du général de GAULLE qui doit venir nous inspecter demain. 6 juillet. Je suis impatient de voir celui qui, dès le 18 juin a lancé un appel de résistance à tous les Français. Je suis prêt à le suivre jusqu'au bout du monde, certain qu'un jour, nous aurons la joie de contribuer à la délivrance de la France et d'écraser définitivement l'envahisseur.

Je suis en faction près du bureau lorsque je le vois arriver et à s'apprêter à entrer quand il s'approche de moi, me serre la main et me parle. Il a tout du vrai chef, en qui on peut avoir confiance, d'un chef qui, en sauvant l'honneur de la France, entreprend de la délivrer. Et dire que le gouvernement de Vichy vient de nous condamner à mort, nous traitant de déserteurs et de mercenaires.

J'obtiens la permission de sortir ce même soir. Un camarade, LESUR m'accompagne. Je porte toujours mon costume civil : casquette de Bon Secours, veston, pantalon de Golf, le "froc banane" comme on l'appelle. Je remarque que les

Britanniques ne portent pas ce genre de vêtement : je suis, je crois bien, un objet de curiosité. Mon Dieu ! Que Londres est grand ... et que de monde. Les autobus rouges à impériale me frappent tout spécialement ainsi que les taxis qui ont l'air de voitures démodées type 1900. Tout cela va et vient rapidement en tenant sa gauche et gare si on ne regarde pas du bon côté. Kensington Gardens puis Hyde Park nous mènent enfin à Piccadilly, connu du monde entier paraît-il. Simple petite place, elle ne brille ni par sa beauté, ni par la splendeur des édifices qui l'entourent. Au centre, le monument d'Eros est masqué par des sacs de sable en prévision d'éventuelles bombes. Le nombre des avenues et partant le nombre des voitures qui y débouchent rend la traversée de la place hasardeuse. Peut-être Piccadilly est-il renommé pour la qualité de ses restaurants, l'élégance de ses hôtels et de ses grands magasins ou pour le confort de ses « Pubs » ... ? Nous trouvons Soho sur la gauche : nombreuses rues étroites de l'un des plus vieux quartiers de Londres. District commerçant, cosmopolite où les Italiens, les Espagnols, les Grecs et les Français, restaurateurs pour la plupart, offrent leurs menus aux voyageurs. C'est pour cela sans doute que mon camarade, qui devait connaître Soho me fait entrer "Chez Antoine" où nous pouvons retrouver avec joie la cuisine nationale : Gigot, frites et vin rouge nous donnent le moral nécessaire pour regagner notre cantonnement.

La messe du dimanche 7 juillet est suivie d'une aubade que nous offre la musique des "Irish Guards", et le soir la projection du film « Le roi des sports » où figure Fernandel nous est proposé : Nous voici ramenés chez nous.

Quelques jours se passent à l'Empire Hall et je m'habitue à l'endroit, sa vie, sa popote, la garde du bureau du colonel, les paillasses et la cantine. Celle-ci est située au sous-sol et s'avère vaste, bien éclairée, accueillante, confortable même. Quelques fauteuils permettent de se délasser en lisant les dernières nouvelles tout en dégustant une "*nice cup of tea*" et quelques gâteaux. Des femmes, françaises pour la plupart, travaillent dur pour assurer le bon



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

QUENTEL – Souvenirs de 1940

fonctionnement de la cantine. Il y règne une bonne atmosphère et j'y vais presque tous les jours. Bien m'en prend car, un soir, j'aperçois, accoudé au bar et me tournant le dos, un personnage portant un chandail kaki dont le coude est repris de laine verte. Aucun doute, ce ne peut être que mon beau-frère Yves. Parti de la région de Forbach il y a un mois, et de débâcle en bombardement et en retraite, le voici dans la cantine de l'Empire Hall. Quelle joie !

Il se dirige soudain vers moi, il m'a reconnu ... Mais non, il passe en me jetant un vague coup d'œil. Bon sang je n'ai tout de même pas tant changé. Je l'aborde, lui tape sur l'épaule : « bonjour Yves, c'est moi, « Jean ». « je ne m'appelle pas Yves » me dit-il et je m'aperçois alors que je me suis trompé. « Vous lui ressemblez tellement ... ». Je reste là, stupéfait et rêveur.

La vie continue : nous touchons un uniforme assez fantaisiste, kaki certes, mais avec une culotte courte et pas de chaussettes. Le colonel a l'air assez surpris en voyant cette métamorphose. Il m'arrive de sortir assez souvent en voiture avec lui dans la capitale ; je suis un jour son invité à déjeuner dans un restaurant de Leicester Square. Sa conductrice, Miss Ford me fait des courses à sa demande. Je suis prêt à le suivre partout. Je reçois cependant l'ordre de gagner le camp d'Aldershot, dans le Hampshire, où la légion attend son départ en opérations. Une camionnette Peugeot m'emmène en compagnie de GILBERT, BOUCLET, QUINTEAU, LESUR et HERVÉ. Dans la baraque où nous sommes logés, les légionnaires, les vrais, sont à droite, nous, les bleus, à gauche. Comment font-ils pour manger tellement au cours de repas ? Je ne tarde pas à me retrouver au bureau du Colonel où trône un emblème noir et rouge frappé d'une croix gammée, trophée de Narvik. C'est le 14 juillet mais il n'est pas question pour nous de défilé ; nos aînés sont à Londres pour une parade devant la statue de Foch à Victoria. Pour nous c'est plutôt l'arrivée d'un immense adjudant, mesurant deux mètres, chargé de nous prendre en main. Ordre serré – on essaie de ne

pas trop se faire engueuler – distribution de masques à gaz et de vrais uniformes, lits au carré, la soupe, la cantine, toujours accueillante.

Le lendemain, le général de Gaulle vient, en compagnie du roi Georges VI, visiter le camp : La chambrée brille comme un sou neuf mais il n'y vient pas : nous sommes un peu déçus. Dehors, la Légion, impeccablement alignée, présente les armes.

Vaccination contre la variole, puis un autre jour, première solde : une livre sterling et demie dont je suis très fier. Le dimanche suivant, mon camarade GILBERT et moi faisons notre première expérience de l'hospitalité Britannique. Nous sommes invités en ville par Mrs ATKINS, entourée de ses deux filles. Cette dame ne sait que faire pour nous faire plaisir et heureusement parle très bien français. Le familial et excellent déjeuner est suivi d'un après-midi à l'ombre des pommiers par une de ces journées splendides dont ce pays a le secret.

Le dernier jour de juillet est pour moi jour de désespoir.

Le colonel me demande où j'en suis de mes études : je lui réponds naturellement que je dois passer mon bac cette année. C'est alors qu'il m'annonce que je dois aller passer le bac à Londres, au Lycée français.

La perspective de devoir quitter la légion et mes camarades me fait mal bien qu'il me promette de me reprendre à la DBLE à condition d'avoir satisfait à l'examen.

Le lendemain, manœuvres auxquelles assiste le général que je réussis à voir et le 2 août 1940, après avoir reçu ma solde, je quitte Cove pour Londres en compagnie de BOUCLET et de QUINTEAU, après avoir reçu une chaleureuse poignée de main du Colonel.

Nous apprenons à Londres que nous ne pourrions passer cet examen qu'en fin septembre. Encore quatre jours dans la capitale à l'Empire Hall et quelques aventures dues à ma méconnaissance de la langue anglaise et me revoici en culottes courtes ... ! Destination Brynbach, le camp du pays de Galles où sont regroupés près de 150 jeunes Français.

-°000°-